

troit dans le domaine des choses physiques. Il poussa ses investigations dans le champ plus difficile de la religion, d'où il revint bien tôt, criant qu'il avait fait merveille, et n'apportant qu'un butin de contrebande.

L'américanisme, cependant, fit peu de bruit à sa naissance. Tout au plus lui accordait-on, en passant, un sourire de pitié, le regardant comme un reflet de la suffisance, pour ne pas dire de l'arrogance américaine sur les choses de la religion.

On nous avait accoutumés à cet air d'indépendance que contracte le clergé américain dans l'atmosphère qui l'entoure, et qu'il ne manque pas de faire paraître quand l'occasion s'en présente. Témoin, ce trait d'un prélat américain prêchant à Lourdes devant une grande foule. Il était arrivé à se demander pourquoi la sainte Vierge n'était point apparue en Amérique. La solution ne se fit pas attendre, et il répondit avec aplomb : "Que c'était parce que les Américains n'en avaient pas besoin." On peut juger de l'édification des fidèles. Ceci explique aussi la légèreté avec laquelle on traita l'américanisme à l'origine. D'ailleurs, il n'avait pas encore trouvé l'occasion de s'affirmer. *La vie du P. Hecker*, publiée par le P. Elliott, vint à point changer le courant d'idées qui s'était d'abord établi. A l'ardeur que l'on met, d'un côté, à la critiquer, de l'autre, à la défendre, on s'aperçoit vite qu'il y a là-dessous plus qu'une question de personnalité. C'est toute une nouvelle doctrine que l'on veut introduire : *La vie du P. Hecker* en est l'exposé.

Quel est donc ce personnage que les américanistes appellent leur saint, leur apôtre, leur prophète ? Un prêtre zélé, animé du désir de bien faire, mais excentrique, et profondément ignorant en théologie. Il avoue lui-même que, pendant les deux premières années de son noviciat chez les Rédemptoristes, en Belgique, il n'avait pu acquérir la moindre connaissance théologique. Le latin fut pour lui une énigme qu'il n'a jamais pu déchiffrer ; si bien qu'il regarda comme un jour de triomphe, digne d'être signalé dans son journal, celui où il se sentit en état de réciter

la *Pater* en latin. Il retourna en Amérique pas plus savant qu'il en était parti ; réussit quelque temps après à se faire expulser de la compagnie des Rédemptoristes ; fonda pour se dédommager la congrégation des Paulistes, et consacra le reste de sa vie à la conversion des protestants.

Tel fut le père de l'américanisme, celui qu'on appelle "le type du prêtre moderne, le saint Paul des temps nouveaux." Je vous fais grâce de bien d'autres titres tout aussi ronflants et significatifs. Les américanistes ont une prédilection toute particulière pour les mots sonores ; ils en remplissent leurs phrases, en embarrassent, peut-être à dessein, leurs pensées, ce qui rend très difficile à débrouiller cette doctrine que nous allons examiner pendant quelques instants.

Et d'abord, on se demande ce qu'est bien, au fond, l'américanisme. En autant qu'il est possible de distinguer dans ce fouillis de propositions plus ou moins erronées, on peut définir l'américanisme : Une tendance à évoluer en religion, accompagnée d'un profond mépris pour les institutions stables.

C'est le progrès moderne, avec ses airs de liberté, que les américanistes veulent introduire dans l'Eglise. Il ne s'accroissent guère des sentiers battus où tant de saints se sont, jusqu'ici, sanctifiés. "Les temps sont nouveaux, il faut inventer un moyen de sanctification en accord avec les temps nouveaux. "Y a-t-il du génie à répéter le passé ?" disait le P. Hecker. "Soyons hommes de génie ; arrière la routine ! arrière les douanes, les barrières ! et que le prêtre, libre de toute contrainte, brûlant d'un amour pur, vole sous la direction de l'Esprit, qui seul suffit, à la conquête des âmes."

Phrases incohérentes, qui déguisent mal la fausseté. L'américanisme, dans ses dernières conclusions, n'est autre chose que le libéralisme, ou un protestantisme mitigé. Il suit la même voie ; ses conséquences sont aussi les mêmes. Il diminue le surnaturel, mine l'autorité de l'Eglise, et, par sa dangereuse théorie de l'inspiration privée du Saint-Esprit, ouvre la porte à une foule d'erreurs.

I
Voyez-le d'abord partir en guerre contre le surnaturel. "L'Eglise, disent les américanistes, favorise trop l'ordre surnaturel au détriment du naturel. Elle amoindrit par là l'activité, l'esprit d'initiative, contraint les "forces intérieures," c'est-à-dire les vertus naturelles, vertus qu'il faut au contraire développer, car ce sont elles qui font le prêtre soldat." D'où l'invention des vertus "passives" qu'ils méprisent profondément. Comme s'il y avait des vertus qui ne méritent pas notre attention ! Et quelles sont donc ces vertus passives ? L'humilité, l'obéissance, l'entière soumission à l'autorité de l'Eglise, le désintéressement, enfin toutes les vertus héroïques qui supposent à un haut degré, dans l'homme qui les pratique, le secours de Dieu, la grâce. Voilà ce que méprisent les américanistes pour ne cultiver que les "forces intérieures." S'ils étaient conséquents, je ne sais trop ce qu'ils répondraient à cette petite question du catéchisme : "Pourquoi Dieu vous a-t-il créés et mis au monde ?" Répondons, nous, que c'est pour aimer le bon Dieu, et acquérir la vie éternelle. Nous avons donc une fin surnaturelle que nous ne pouvons obtenir que par l'emploi de moyens qui soient dans le même ordre que cette fin. Et puisque l'humilité et les autres vertus que l'américanisme appelle "passives", sont les plus propres à surnaturaliser l'homme, pourquoi les reléguer au dernier rang ? Mais qu'est-il besoin de raisonner ? n'avons-nous pas la parole du Sauveur : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.* Les saints Pères, interprétant ce texte, ont conclu, et avec raison, que l'humilité était le fondement de la religion chrétienne, parce qu'elle est la racine de toutes les autres vertus.

Voilà la vraie doctrine. Aussi toutes les arguties des américanistes, en s'attaquant à une vertu qui est le fondement de la religion, nous persuadent-elles fortement qu'ils veulent tenter le renversement de l'Eglise en la minant par sa base. (A suivre.)

Bienvenue au *Bulletin politique*, nouveau journal hebdomadaire, publié à Fraserville, P. Q., par M. J.-E. Frenette. Prix de l'abonnement, 75 cts par année.